

Nicolas Elie

Rédemption





Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-6588-6

© Nicolas Elie

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce  
livre.





**Pour Ugo,  
en souvenir de l'enfant monstrueux qu'il avait aperçu  
bien avant Viktor...  
De l'Amour.**





**Nicolas Élie**

# **Rédemption**



Les coups...



# Hier...

Il vient de la quitter.

À peine trois jours, et elle a l'impression de revivre.

Plus de coups, plus de disputes interminables, et plus de mâchoires fracturées. Plus d'explications hasardeuses à donner aux voisins, ou à la famille.

Même les enfants seront plus en sécurité sans cette brute à la maison. Elle a peur depuis le premier coup. Elle a peur pour le bébé. Peur qu'il lui fasse du mal.

Ça n'arrivera pas, mais elle est terrifiée quand même. Elle vit dans cette cité depuis de longues années, et elle s'est rendu compte, au fil du temps, que cette façon de traiter les femmes était monnaie courante dans le quartier, comme si tous les dingues de la ville habitaient dans ce dortoir. Il est déjà parti, plusieurs fois, puis revenu, plusieurs fois aussi.

Elle a du mal à lutter contre ce physique de boxeur, ces bras énormes, et ses mains calleuses de travailleur manuel. Il est ce qu'elle espérait,

physiquement, d'un compagnon de vie. Il est la sécurité, les épaules larges, l'image de son père, peut-être, qui a tué sa vie à petit feu, pour avoir, deux années avant sa mort, une maison de quatre pièces, un bout de jardin, et un barbecue en dur...

Pour avoir, et pas pour être, parce que ce père avait été obsédé par le fait que ses parents à lui avaient eu une maison à la campagne, un appartement en ville, et une voiture neuve tous les trois ans.

La voiture.

Lavée religieusement, chaque dimanche matin, après l'achat du journal que personne ne lisait, mais qui offrait le supplément télé. Lavée sur l'allée qui menait au garage, puis passée au Polish, amoureusement frottée avec un chiffon de coton spécialement destiné à cet usage et que sa mère avait interdiction d'utiliser pour le ménage.

La vie.

La vie toute simple de ces générations de travailleurs, d'ouvriers, à qui on avait fait croire que le devenir passait par la possession, par le dernier modèle de réfrigérateur, de cuisinière, de table en formica, par les choses de Pérec, et par le droit aux vacances, rapidement devenu autre

chose que le repos mérité après une année de labeur. La parenthèse obligatoire qui prouvait que l'on avait réussi. Les banques avaient très rapidement compris que cette obligation de réussite permettait des prêts d'argent à des taux prohibitifs.

Toute cette pseudo-éducation qu'elle avait reçue, et qui l'avait menée tout droit dans ces organismes chargés de gérer les envies du petit peuple. Le prêt pour la cuisine, incorporée bien sûr et pas vraiment utile dans cet appartement, mais tellement importante aux yeux des voisins, et le canapé en simili cuir avec la table basse offerte par ce gentil vendeur, et la télévision en couleur.

La télévision. La porte vers d'autres mondes.

Robert était merveilleux au début de leur mariage.

Merveilleux.

Il l'appelait « Ma petite princesse », et s'était montré tellement attentionné. Jusqu'à ce premier coup.

Un soir.

Après un apéritif avec ses copains de chantiers. Ceux qui, comme lui, traînaient leur galère au bistrot. Toute la journée à chercher des boulots de misère, des boulets de misère, des

missions intérimaires, des emplois de manœuvres sur les chantiers de construction où s'élevaient des immeubles qu'ils n'habiteraient jamais, avec du carrelage qu'ils ne pouvaient voir que dans les magazines de décoration, s'ils les avaient seulement feuilletés.

Elle avait tenté de lui expliquer que ce dernier crédit, auprès d'un autre organisme de financement puisque la banque ne voulait plus leur prêter quoique ce soit, n'était peut-être pas une très bonne idée, que la voiture n'était pas si vieille.

Il avait mal pris la remarque.

Très mal.

Le ton était monté, et il avait eu gain de cause. Notamment quand sa main s'était écrasée sur la joue de Martine. Pas réellement de dégâts, mais une belle marque bleue, puis violette, puis jaunâtre pendant une bonne semaine.

C'est à cet instant précis qu'elle avait commencé à avoir peur de lui. Et ça avait duré jusqu'à chaque séparation, quand elle commençait à revivre, pendant deux jours, une semaine, rarement plus d'un mois. Il faisait amende honorable et la suppliait de lui pardonner, lui offrait des fleurs, lui jurait de ne plus la frapper, jamais. Il tenait toutes ces



promesses quelque temps, puis il rentrait un soir, saoul, ou presque, et saisissait le moindre prétexte pour recommencer à assurer sa domination masculine. Un maillot de corps pas lavé, et c'était celui qu'il préférait et elle l'avait fait exprès, ou une remarque sur ses merveilleux copains de beuverie.

Intenable.

C'était intenable.

Cette fois, c'est la bonne. Il ne reviendra plus. Il ne faut plus qu'elle l'accepte. Il faut qu'elle tienne le coup devant ses promesses, et qu'elle s'habitue à être seule. Merveilleusement seule.

Les petits n'ont pas besoin d'entendre ces cris de douleur, ces cris de haine face à cette violence gratuite et sans aucun fondement, hormis celui de prouver qu'il est un homme. Fort. Qu'il n'a peur de personne, et surtout pas d'une femme qui fait la moitié de son poids.

Un homme.

Elle en voit sur les magazines, avec leurs familles, et ils semblent tous si heureux. Comment font-ils ? Comment la vie autorise-t-elle des différences aussi énormes entre les êtres humains, et pourquoi ? Pourquoi certains d'entre eux ont-ils tout ce qu'ils peuvent souhaiter, tout le bonheur du monde et d'autres

rien. Pourquoi certains meurent-ils de faim, alors que d'autres meurent de trop manger ? Étouffés dans leur graisse ?

Elle ne se plaint pourtant pas.

Jamais.

Mais des regrets l'assaillent parfois au détour d'une page feuilletée, d'une photo aperçue sur les journaux qui montrent les « grands » de ce monde, en entendant une chanson à la radio...

Elle fera le maximum pour ses fils. Pour qu'ils puissent obtenir tout ça. Qu'ils fassent de belles études, qu'ils deviennent des notables.

Des notables.

Paul a eu six ans hier, et son père n'était pas là. C'était mieux comme ça. Le petit comprend déjà que les cris de sa mère indiquent la peur et la souffrance.

Il s'est jeté devant son père mercredi dernier en lui criant d'arrêter de faire du mal à maman. Quant au bébé, il ne se rend pas compte. Elle ne l'en croit pas encore capable, malgré certains regards. Il se réveille quand les hurlements s'intensifient, mais ne se met pas à crier de concert, il regarde, simplement. C'est un enfant calme. Il dort bien, et semble toujours voir le monde avec curiosité. Des yeux immenses, d'un

vert presque jade, transparents, et un éternel sourire sur le visage.

Le père est fou d'admiration devant Paul. Il n'aime pas le bébé. Il ne le voulait pas. Un seul enfant lui aurait suffi, et il lui a même demandé de se faire avorter. Elle n'a pas voulu.

C'est pourquoi elle espère qu'il ne leur fera jamais de mal. Il faut quand même qu'elle l'autorise à venir les voir. Une fois par semaine, au moins, et le matin, avant que l'alcool ne fasse de trop gros dégâts. Paul lui a demandé ce matin si son père revenait aujourd'hui. Elle lui a répondu que non. Qu'il fallait lui laisser un peu de temps pour que la dispute se tasse.

— C'est quoi, tasse ?

— Ça veut dire qu'on va oublier, tous les deux, qu'on s'est disputés, et que peut-être, un jour, nous pourrons à nouveau habiter ensemble.

— Et Papa te tapera plus ?

— Plus jamais, mon trésor, plus jamais...

Elle savait, en lui disant plus jamais, que c'était un mensonge. Qu'il reviendrait sans doute, parce qu'elle l'aime, malgré tout, mais qu'il continuera à la frapper.

Trop facile. Pas de répondant. Un pieux mensonge, aurait dit sa mère, mais un mensonge quand même. Tant pis. Le petit doit croire au

bonheur, même s'il a déjà compris que ce n'est pas facile. Que dans la vie, il y a des forts, et des faibles, et que les pires sont parfois les faibles qui font entrer leur manque de confiance en eux dans la tête de ceux qui les aiment à coup de battes de base-ball...

Elle le sait, depuis quelques années, et elle sait aussi qu'elle est faible. Ses fils, tous les deux, appartiendront à la première catégorie. Paul, c'est sûr, il est si gentil, tellement attentif, si câlin avec elle, prévenant comme un petit homme, toujours à l'écoute.

Le bébé, c'est difficile. Comme tous les nouveau-nés, on a du mal à se faire une opinion, à envisager son avenir. La vieille d'à côté lui a dit qu'il sera grand et fort. Un guerrier, un soldat, quelque chose comme ça. Qu'il sera puissant, mais qu'elle ne sait pas comment.

Aux questions de Martine, elle avait semblé hésiter. La peur était passée dans son regard, et Martine l'avait vu. Un bref éclair de terreur. Un sursaut. Puis plus rien. Elle n'avait plus rien dit.

Elle se trompe rarement. Elle s'occupe de tous ceux de la cité qui ont des problèmes, des difficultés à faire partir la mauvaise chance, ce genre de choses.

Martine a du mal à le voir en soldat. Il est si petit encore. Trois jours, et elle s'est déjà habituée à l'absence. Elle aime aussi quand il est là, sa présence...

Elle n'a plus peur depuis trois jours...

La fenêtre est ouverte et elle l'entend, sur le parking, juste en bas. Il est avec ses potes. Il doit habiter chez l'un d'entre eux. Les poivrots sont solidaires...

Elle entend aussi Paul, qui pousse de grands éclats de rire avec ses copains de l'allée. Elle prend le bébé dans ses bras, et se dirige vers la fenêtre, pour voir bouger son petit monde.

Paul est juste là. Il s'amuse au ballon sur le parking, avec ses amis, et joue à courir entre les voitures. Il est drôle. Il rit sans arrêt.

Elle voit *son homme*, lui aussi avec ses amis. Ils sont en train d'essayer la nouvelle voiture de Robert. Celle qui appartiendra à la banque pendant encore cinq années. N'importe quoi. Ils font n'importe quoi. Comme si ce parking était un circuit fermé.

N'importe quoi. N'importe quoi !!

Non, non !

Paul vient de déboucher devant son père. Juste devant. Quand celui-ci est en bout de ligne droite sur le circuit de la cité. Elle n'aurait

jamais pensé qu'un enfant heurté par une voiture pouvait s'envoler aussi haut. Elle serre le bébé trop fort, le pose dans le berceau, et se précipite dans les escaliers pour ramasser son fils, celui qui vient de mourir sous ses yeux. Parce qu'elle sait qu'il est mort. Que le choc l'a tué. Que ce qu'elle a cru voir voler au-dessus de la voiture n'était pas vraiment son enfant, mais l'âme de celui-ci. Que son âme est partie, rejoindre le Créateur, et s'asseoir à sa droite. Elle doit avoir du courage. Elle doit avoir ce courage-là. Celui qui va lui permettre d'élever Victor comme un enfant unique.

Ce courage-là.

Pour Paul, qui est maintenant un ange dans le ciel. Et pour le bébé.

Pour le bébé.



Prison...





# Un

Je m'appelle Victor, et c'est dur à porter.

Surtout à six ans.

Parce que j'ai six ans et que j'ai pas la vie facile.

C'est à cause de mon père. Il m'aime pas. Il m'aime pas parce que je suis différent. Il m'aime pas et je crois que c'est de ma faute.

Il est pas très malin. Il sait que je le sais. Ce qu'il sait pas, c'est que je suis plus malin que lui. Il sait pas, mais il se doute, et c'est pour ça qu'il cogne. Tout le temps. Il crie après moi, il crie après ma mère, et il cogne. Il a des mains comme des battoirs. J'en ai vu à la télé. Ça sert à taper sur le linge. Sauf que lui, il tape sur nous. Il me fait peur des fois.

Ma mère elle croit que je suis gentil, que je suis pas comme lui. Ce qu'elle ne peut pas imaginer, c'est que je suis pire.

J'ai appris à lire, tout seul. J'étais petit. Alors maintenant je lis tout. Des magazines, des livres policiers, même les livres que mon père planque

dans les tiroirs de son bureau. Il y a des photos de femmes toutes nues dedans. Je n'aime pas ça.

Je dors dans la mezzanine. C'est comme un placard, mais au-dessus du salon. Il faut passer par un escalier très étroit pour y accéder. Un peu comme une échelle. Personne y va, sauf ma mère, de temps en temps.

Alors personne ne sait que je lis tout ça. Je planque tout dans un coin, sous une caisse de jouets que j'ai jamais regardés. Ma mère, elle se doute, mais elle est pas sûre. Je l'aime parce que c'est ma mère, mais des fois je crois que c'est pas suffisant. Personne ne voit rien. Personne ne voit rien parce qu'ils ne me regardent pas.

Moi, depuis ce matin, je regarde le chat.

Le vieux il a jamais voulu d'un chat à la maison. C'est pas vraiment une maison. C'est dans un bâtiment où on est nombreux. On entend tout ce que les autres ils disent, tout ce qu'ils font. Alors c'est sûr, ils nous entendent aussi.

La nuit dernière, j'ai vu des images dans mon rêve. Souvent je rêve à des trucs d'avant. Des trucs comme à la télé, dans les vieux films. Sauf qu'à la télé, ils parlent français, sinon on comprendrait pas, et là ils parlaient autrement. C'était bizarre. Et c'était beau. Ils avaient des

costumes, et il y avait de la musique. Oui, c'était beau.

Je sais pas pourquoi j'écris tout ça. J'ai lu quelque part que ça s'appelait un journal intime. Parce que ce qu'on écrit, c'est dans l'intimité. Personne peut le lire. Personne le lira. Je crois pas.

Le vieux il avait dit pas de chat. Et pourtant, ce matin ma mère elle est revenue avec un petit. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais mon père il a pas moufté.

Quand il rentre du bistrot, on se met à table, on mange sans dire un mot. Il est énervé, ça se voit. Quand c'est comme ça, ma mère et moi, on ne dit rien. Puis quand on a fini de manger, il hurle. Il hurle tout le temps, alors on est habitué. Il hurle qu'il est allergique. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais ça a l'air grave. Je vois qu'elle a peur qu'il passe le chat par la fenêtre, mais elle lui dit que ça suffit.

Alors il moufte pas. Encore. C'est pas dans ses habitudes, mais c'est bien. Moi, j'aime pas les chats et je ne sais pas pourquoi. Je le dis, alors il m'en colle une, parce qu'il ne peut pas en coller une à ma mère qui tient le chat et qu'il est allergique. Alors c'est moi qui ramasse. Chaque fois pareil. Il cogne tellement fort que je finis sur

le canapé. Quand je me relève, elle le regarde comme si elle voulait le tuer. Et les mots qu'elle lui dit empêchent le vieux de répondre. Il a pas le temps.

— Je veux plus vivre avec toi, tu mens, tu es violent ! Je peux plus !

Le ton monte un peu à la fin de la phrase. En tout cas, il moufte toujours pas. Elle, elle pleure. On dirait qu'elle va faire une crise de nerfs, comme ils disent à la télé. Des fois, ils montrent des gens qui font des crises de nerfs. Ça commence comme ça.

Je vois bien qu'il essaye de lui faire de la peine. Il fait même semblant de pleurer mais ça ne marche pas. Elle sait que c'est du cinoche. Que c'est comme dans un film. Tout ce qu'il veut, c'est faire des bruits avec elle, tout à l'heure, quand ils vont aller se coucher. Je crois qu'elle, elle ne veut pas.

Elle défait le canapé-lit, comme quand la vieille vient dormir chez nous. C'est pas souvent. Je l'aime bien. C'est ma grand-mère. Elle est gentille. Elle ne crie jamais. Elle sent bon. Comme les gâteaux qu'elle fait cuire dans le four. Elle est plus gentille que lui, et pourtant c'est son fils. Je ne comprends pas pourquoi ils ne se ressemblent pas.

Je monte dans ma chambre pour me coucher. Ma mère, elle me tend le chat, et je l’emmène avec moi. J’ai pas trop envie. Il se roule en boule sur mon lit, et dès que je le touche il fait un bruit bizarre. Il ronfle. J’aime pas ça.

Elle monte dans ma chambre. C’est rare.

— Je sais que tu es intelligent, Victor. Je sais que tu fais semblant. Je suis ta mère, je sais tout... Les mères, ça sert à ça. Ça sert à protéger les enfants, à leur tenir chaud.

Elle sert pas à ça, elle.

Elle sert à rien.

Je l’aime, c’est sûr, mais elle sert à rien. Lui, il continue à cogner. Des fois, je voudrais être grand et le tuer.

Elle referme la porte d’un seul coup. J’ai peur du noir. Dans ma chambre, il n’y a pas de fenêtre. Alors quand elle ferme la porte, c’est tout noir.

Parfois, j’ai peur.

Faut que je me force à penser à autre chose. Le chat. Si je le touche, il va encore faire ce bruit. Il va encore ronfler. Alors je le touche pas. J’essaye. Je ne peux pas bouger mes pieds parce qu’il les attaque. Comme si c’étaient des souris. J’aime pas ce chat. J’ai posé Nounours à côté de mon lit. Il est vieux, mais lui je l’aime bien. Il ronfle pas. Alors j’allume un peu la lampe sur la

petite table de chevet, et je regarde le chat. Il me regarde aussi.

Et Nounours a bougé. Sûr. Les ours en peluche ça ne bouge pas, mais lui je l'ai vu. Il a les yeux tout blancs. Je prends le couteau des grandes occasions. Ma mère elle croit qu'elle l'a perdu, qu'elle l'a jeté à la poubelle sans faire exprès, mais c'est moi qui l'ai pris. Il est caché sous la moquette. Elle ne passe presque jamais l'aspirateur ici. Il est trop lourd à monter dans les escaliers.

Je tire les draps et la couverture. J'écoute les bruits de la maison. Je surveille Nounours. Il bouge, je vois son ventre qui respire.

Quand je suis comme ça, je me raconte des histoires. Des histoires d'avant. Je fais comme si j'étais quelqu'un d'autre. Et des fois, ça marche.

Doucement, je repousse les couvertures.

Quand je regarde Nounours, il est à sa place, sur la petite chaise à côté du lit. Je suis sûr qu'il n'a jamais bougé.

Parfois, j'aime pas être encore petit.

Le chat non plus ne bouge plus. Il doit dormir. Je suis le seul à être réveillé. Mon père dort sur le canapé. Je l'entends ronfler à travers la porte. Comme le chat. Dès que je bouge, même quand il dort, il ronfle.

Je l'aime pas.

J'aime pas qu'il m'aime. Je ne mérite pas qu'il m'aime. Tant pis pour lui.

C'est pas moi qui le fais. C'est l'autre.

Celui qui vit dans moi et qui sort des fois.

— Maman !

Je ne sais pas pourquoi je l'appelle. Elle ne va pas comprendre pourquoi j'ai fait ça.

— Maman !

Je l'entends qui se précipite. J'entends même la lampe bleue, la grosse lampe qu'elle aime bien, qui tombe par terre sur le lino. Je l'entends qui se casse. Ça fait du bruit. Les voisins aussi doivent l'entendre. Ils vont se réveiller. Tant pis. De toute façon, ils ne disent jamais rien quand mon père il nous cogne.

Eux aussi, si j'étais grand, je les tuerais.

Tous.

Quand elle rentre dans la chambre, elle s'arrête. Je crois qu'elle va me serrer contre elle parce c'est ce qu'elle fait d'habitude quand je fais un cauchemar. Pas là. Elle me regarde, et quand elle s'approche, elle se met à crier. Je sens son haleine. J'aime pas ça non plus. J'aime pas son odeur. Elle sent pas le gâteau. Elle sent la nuit. Je ne dis rien parce que j'ai fait une bêtise.

Une grosse bêtise.



Elle ne crie plus. Elle me regarde avec la bouche ouverte.

Il arrive après elle. Il a sa tête pas réveillée des matins après les soirs où il boit trop. C'est souvent. Et là, en plus, c'est la nuit. J'ai peur qu'il me cogne encore. Mais c'est difficile, parce qu'il y a pas la place.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? Mais qu'est-ce qu'il a fait ?! C'est quoi tout ce sang ?

Il hurle et elle, elle me regarde. Elle regarde aussi le chat par terre. Moi, je répète un truc sans arrêt.

— Me mordre...

Mon père demande encore ce que j'ai fait. Elle, elle ne sait pas.

— Je sais pas... Il était assis sur son lit quand je suis arrivé dans la chambre, et il y a du sang partout, et le chat, le chat...

Moi, je vois que j'ai du sang partout sur moi. Ça sent bon. J'aime ça.

— Me mordre...

Son regard passe sur ce qui reste du chat, jeté par terre à côté du couteau qu'elle cherche depuis des semaines. Le couteau aussi est plein de sang.

— Me mordre...

Puis ses yeux à lui suivent ceux de ma mère qui regarde le chat. Je vois ses yeux à lui qui me regardent à nouveau. Il a peur. Pour la première fois, je sens qu'il a peur de moi et j'aime ça aussi.

— Pourquoi il a fait ça ? Il dit.

Et mon père montre le chat jeté par terre parce que c'est pas la peluche. Nounours est assis à sa place, sur la chaise à côté du lit.

Le chaton est au milieu d'une flaque de sang, et ses yeux sont morts. Ils sont morts parce que sa tête est presque à vingt centimètres de son corps, et qu'elle n'est plus attachée à son cou.

# Deux

La jeune femme marchait le long des couloirs du Quartier de Haute Sécurité et ses pensées vagabondaient. Sa mère devait penser qu'elle était promise à un grand destin, et l'avait affublée d'un nom de baptême qui supposait un physique hors du commun, de longs cheveux épais, et de grands yeux verts. Elle avait tout ça.

Lorsqu'elle longea les cellules, les hommes l'apostrophèrent. Les remarques fusèrent. Elle connaissait ça. Systématiquement, ces visites aux prisonniers qu'elle rencontrait dans le cadre de son travail appelaient ce genre de situation. Ça lui rappelait furieusement le film de Demme. La visite de la psy au cannibale. Mais elle n'était pas Jodie Foster, juste une psy chargée par le juge de rencontrer un type qui donnait du fil à retordre aux spécialistes qui l'avaient croisé.

Elle portait des lunettes aussi, avec des verres épais comme des phares de voiture qui l'avaient bien aidée quand elle avait débuté ses études de médecine. Elle savait déjà qu'elle serait psy. Elle

avait commencé quand elle était petite, quand ses copines lui racontaient leurs histoires de cœur.

Les couloirs n'en finissaient plus. Pourquoi ces dédales labyrinthiques ? En cas d'évasion, sans doute, pour que les détenus se perdent sans espoir de retour au cœur des bâtiments de la prison. Les regards appuyés que lui lancèrent les matons en disaient long sur la libido refoulée de ces hommes enfermés huit à dix heures par jour. Elle n'avait jamais eu une très bonne opinion des garçons et avait même cru un temps qu'elle était lesbienne, mais les quelques expériences vécues durant ses premières années de fac n'avaient pas été concluantes. Le juge l'avait prise pour une débutante, et lui avait parlé comme à une gamine.

— Vous savez, Mademoiselle, c'est un dingue. Un psychopathe de la pire espèce. Un fou dangereux. Son cerveau est une arme pointée sur vous en permanence. La moindre faille est exploitée. Vous ne pouvez avoir qu'une toute petite idée du monstre qui sera en face de vous, même si vous avez lu et relu son dossier. Celui que vous remplacez m'a dit le plus grand bien de vos capacités, mais j'ai peur qu'elles ne soient pas suffisantes. Vous allez rencontrer la

quintessence du tueur en série, et je suis inquiet pour vous.

— Inquiet, Monsieur le Juge ?

— Vous êtes une femme, ravissante de surcroît, et sans doute fragile malgré vos études brillantes...

— Fragile ? Qu'est-ce qui vous fait dire ça, Monsieur ?

— Sans doute ce physique de cinéma...

— Il y a combien de temps que vous savez que vous êtes homosexuel, Monsieur ?

— Je vous demande pardon ?

— Vos mains soignées, manucurées, le soin que vous apportez à votre apparence, la façon dont vous me regardez, ou plutôt dont vous ne me regardez pas. Cette gêne pour me parler en la dissimulant derrière ce numéro de drague ridicule et pathétique. Vous avez peur de craquer ? Pour une femme ? Alors que vous êtes sûr de ne pas les aimer ?

Touché.

L'entretien avait été écourté, et il lui avait à nouveau recommandé la prudence, mais de façon moins théâtrale, cette fois.

— Ce type est un tueur, Mademoiselle. Un tueur comme je n'en ai jamais rencontré. Lors des interrogatoires, je me suis senti déstabilisé

par la haine de l'humanité qu'il exprime. Il a une espèce de fascination morbide pour les armes blanches. Quand il a été arrêté, les policiers ont trouvé dans sa chambre d'hôtel des sabres japonais, des poignards, apparemment très anciens. Il ne faisait pas que les collectionner. Il les a utilisés. Faites très attention à vous, même si je sais que les précautions des quartiers de haute sécurité sont sans commune mesure avec une maison d'arrêt classique.

Alexandra n'avait pas peur. Elle n'avait jamais eu peur.

« La peur, c'est la petite mort qui conduit à l'oblitération totale... »

Herbert ne saurait jamais que cette phrase la suivait depuis son enfance, depuis la lecture de « Dune », des années auparavant. Cette petite phrase qui lui avait souvent servi face à des psychotiques en crise. Cette phrase qui lui permettait de garder son calme quand d'autres perdaient leurs moyens. Comme si elle savait avant les autres quelles seraient les réactions des malades qui lui faisaient face. Ses études sans doute, et cette capacité qu'elle avait à se souvenir de tout ce qu'elle lisait, sans effort. On lui avait prédit un bel avenir dans la profession au sortir de sa thèse, mais ce qu'elle voulait,

quant à elle, c'était aider les autres. Les professeurs ne l'aimaient pas. Normal. Ils avaient même parfois tendance à tenter de la déstabiliser. Normal aussi.

— C'est encore loin ?

— Quelques minutes, Docteur. On y est presque.

Des cellules, des cages, aux barreaux épais et infranchissables.

— Salut ma beauté ! Tu veux pas faire connaissance ?

Le type qui l'interpella était immonde. Énorme, une barbe épaisse qui lui mangeait le visage, des tatouages partout. Elle posa les yeux sur lui et hésita à lui faire une remarque blessante.

Le maton à ses côtés s'en rendit compte.

— Pas utile de lui répondre. Il n'attend que ça...

De toute façon, ils longeaient maintenant un mur sans cellules, et atteignirent une porte surveillée par des gardiens à travers une paroi vitrée.

Elle laissa à nouveau ses pensées s'écarter du lieu sans âme où elle se trouvait. Ne plus penser à ces hommes enfermés, pour la plupart sans

espoir de sortie. Des longues peines, comme on disait ici.

Elle pensait à Christian.

Son amour d'étudiante. L'idéal masculin. Le père, l'amant, le Mentor, l'ami parfois. Un type d'un charisme extraordinaire, et d'un physique plutôt agréable. Assez grand, sportif, mais pas trop, il faisait très attention à pas se laisser aller et se rendait à la salle de sport trois fois par semaine. Brun, les cheveux décoiffés en permanence, parce que comme lui, ils ne tenaient pas en place. Il bougeait sans arrêt, et avait toujours des projets. « Je ne peux pas rester sans rien faire, tu comprends, j'ai l'impression de perdre mon temps... »

Habillé tous les jours du même jean et du même polo noir, comme s'il les lavait la nuit, pour pouvoir les remettre le matin suivant. Jusqu'au jour où elle lui avait posé la question que personne à la fac n'avait osé lui demander. Il avait eu cette réponse évidente : « Je n'ai que ça. J'achète mes jeans par cinq, et les polos par dix, ça m'évite de me demander comment m'habiller le matin. Je gagne un temps fou. Tu ne m'as pas demandé, mais je fais pareil pour les mocassins. Que des bateaux, toujours de la même marque. Tu voulais savoir autre chose ? »



Leur liaison avait duré trois ans.

Il aimait Alexandra comme on peut aimer un bel oiseau exotique, celui qu'on garde précieusement dans une jolie cage dorée, de peur qu'il s'envole.

Elle était tout sauf exotique.

Pas de sorties pour se vider la tête avec les autres étudiants. Elle pensait que les têtes n'étaient pas faites pour être vidées, mais plutôt pour être remplies. Bizarre que cette histoire lui soit revenue en mémoire au moment précis où elle devait rencontrer le tueur en série qu'elle devait essayer de comprendre. La porte de la salle où devait avoir lieu la première entrevue était surveillée par deux autres gardiens. Encore ces regards appuyés, sur ses seins d'abord, et sur ses fesses quand elle passa la porte. Elle se retourna et avisa l'alliance visiblement toute neuve de celui qui la détaillait avec insistance.

— Votre femme sait que vous regardez les filles comme ça ?

Le type enchaîné à la table face à la porte devait avoir quarante ans, peut-être plus. C'était difficile à dire. Un physique étonnant, et des yeux qui paraissaient sourire quand il la regardait, un peu plissés, comme une vieille racine asiatique. Ils donnaient à son visage un air

presque juvénile, pas tout à fait sorti de l'enfance. Cette impression fut immédiatement démentie par la taille des bras qui dépassaient de la chemise bleue. Elle eut du mal à en détacher le regard.

— Cinq ans de culture physique, je n'ai aucun mérite. J'ai le temps.

Il la regarda au fond des yeux comme s'il voulait voir à travers elle.

Ce fut la première fois.

Mal à l'aise devant un garçon. Peut-être parce que celui-là était un homme. Un de ceux qu'on imaginait capable d'aller chasser le mammoth avec un couteau en pierre. Elle le sentit totalement désinhibé, presque déshumanisé.

— Vous êtes le Toubib ? C'est vous qui allez m'ouvrir la tête pour voir ce qu'il y a dedans ?

— Je suis le Docteur Desrange...

— Docteur Desrange. Étonnant comme un nom peut changer la vie de plusieurs générations...

— Pardon ?

— Votre nom. Desrange. Y a eu des dingues dans votre famille. Ceci explique cela. Votre métier. Le hasard, sans doute ?

Il parut sourire pendant un instant. C'était pourtant évident, quand on y réfléchissait. Et

pourtant personne, pendant toutes ces années à la fac de médecine, ne lui avait fait remarquer. Le cerveau de ce type fonctionnait simplement différemment. Un peu comme un animal à l'affût de la faiblesse qu'il allait pouvoir exploiter. Il avait immédiatement fait le lien entre son nom et le fait qu'à chaque génération, un des membres de sa famille devait être interné pour trouble psychiatrique. Comme une malédiction, qui perdurait depuis le dix-septième siècle. Son frère était suivi depuis l'âge de dix-neuf ans pour schizophrénie, et son père... son père...

Elle faillit tressaillir. Elle se contint et regarda l'homme qui lui faisait face.

— Vous êtes donc Viktor. Le Viktor qui a défrayé la chronique il y a cinq ans ?

— Vous pouvez m'appeler Viktor, Toubib... J'aime bien la façon dont vous prononcez mon prénom. Vous avez un drôle d'accent. Il ressemble à celui de ces filles de l'Est que l'on croisait parfois au détour d'un carrefour...

Il était froid. Pas une émotion ne transparut sur son visage. Pas un mouvement ne fit bouger ses yeux, rien qu'elle aurait pu déceler et qui aurait pu l'aider à poser la bonne question. Elle ne s'attendait pas à ça. Elle pensait tomber sur un de ces psychopathes perdus dans les

méandres de leur enfance, et tellement faciles à cerner. Il était peut-être trop fort pour elle.

— Parlez-moi de vous, Viktor. Qu'est-ce qui vous a amené à commettre tous ces crimes odieux ?

— Trop facile Toubib.

Elle ne releva pas. La familiarité était interdite et contraire à l'éthique, contraire à tous ses cours. Elle sut aussi, intimement, que rien de ce qu'elle avait appris ne s'appliquerait à lui. Rien. Il reprit la parole.

— Vous imaginez une seconde que vous arrivez là, et que je vous raconte ma vie ? Je ne peux pas vous donner tout ce que j'ai sans rien en échange, juste comme ça. On va se la faire comme au cinéma, ça peut être drôle...

— Et vous voulez quoi ?

— Votre vie, votre enfance, vos souvenirs, vos amours, vos haines, donnant-donnant. L'idée me plaît bien. J'ai vu tellement de films, des films qui m'ont fasciné, qui m'ont permis de m'imaginer tel que je voulais être... Le nettoyeur de « Nikita », « Léon », sans doute celui qui me ressemble le plus, et Hannibal Lecter, la star incontestée de tous les tueurs en série, la magie du cinéma, revue et corrigée par moi...

— Vous êtes en train d’inverser les rôles.  
C’est à moi de vous écouter...

Il se tut.

Elle avait fait une erreur.

Le regard de l’homme s’attarda un instant sur les cheveux de la jeune femme, puis sur ses pommettes, sur son cou, comme s’il cherchait quelque chose, sans jamais croiser ses yeux.

— Vous êtes sûre, Toubib ?

Ce type semblait avoir vu tous les films de tueurs des dernières décennies, avec une nette préférence pour « Hannibal », et encore une fois elle pensa qu’elle n’était pas Jodie Foster. Elle eut la très nette sensation qu’il jouait un rôle. Qu’il avait créé un personnage sorti d’un écran de cinéma, comme dans ce film de Woody Allen qu’elle avait revu quelques semaines auparavant, durant une de ses nuits d’insomnie.

Alexandra sut que si elle se trompait, l’entretien serait terminé. Il refuserait de la rencontrer à nouveau et il avait le droit pour lui. Il ne concédait ces visites au juge que parce qu’il en avait envie. Il avait insisté pour que ce soit elle qui le suive. Parmi tous les psychiatres disponibles et qui auraient sauté sur cette occasion de se faire une réputation, il avait décidé de choisir la plus jeune, et peut-être la

plus inexpérimentée, sans doute conseillée par son psy précédent.

— Petite, je n’aimais pas mon prénom.

— C’est dommage. Il est très beau. Mais pour ne rien vous cacher, je n’aimais pas le mien non plus. Ça nous fait un point commun...

— Je détestais mon physique...

Il la regarda à nouveau comme s’il voulait lire au fond d’elle.

Ce fut la seconde fois.

Elle décida de jouer un peu avec lui. Après tout, elle ne risquait pas grand-chose à lui mentir, et toutes ces théories qu’on lui avait inscrites dans la tête devaient bien servir à quelque chose. Elle s’inventa une enfance, une adolescence, les prémices d’une vie de femme. Il l’arrêta, au bout d’une heure, et lui tendit quelques feuillets de papier. Des pages froissées. Et un cahier d’écolier.

— Merci Toubib. Je sais que vous m’avez menti, mais c’était beau quand même.

Quand il appela les gardiens, elle comprit qu’il ne lui dirait rien aujourd’hui, et que ses digressions sur le cinéma seraient tout ce qu’elle obtiendrait. Après avoir éloigné la jeune femme dans un coin de la pièce, les gardes l’emmenèrent, et elle se rendit compte qu’il était

grand. Très grand. Peut-être un mètre quatre-vingt-dix. Elle remarqua aussi le mouvement de recul des deux hommes qui l'encadraient. Comme s'ils craignaient les gestes de celui qu'ils devaient surveiller. Il était pourtant enchaîné. Ce type était une force de la nature, une énergie qu'on ne pouvait pas canaliser, et les surveillants le savaient.

Chacun des muscles de ses bras paraissait avoir une vie propre, chaque mouvement qu'il faisait provoquait une réaction des deux matons. Sa démarche n'était pas celle des prisonniers qu'elle avait pu croiser lors d'un stage ou même d'une séance d'interrogatoire. C'était un ressort remonté tellement serré que s'il venait à exploser...

Un animal sauvage.

Un animal sauvage qui n'avait pas été dompté.





# Journal

*Avant que tu lises ce que je vais t'écrire, Toubib, peut-être que tu devrais essayer d'imaginer le gentil petit garçon que j'aurais pu être, et le monstre que je suis devenu te semblera peut-être moins effrayant...*

*Désolé pour ces bouts de feuilles. Je les arrache aux cahiers que le directeur me passe religieusement une fois par semaine. Ils ne seront sûrement pas d'accord pour que je te les donne.*

*De toute façon, je ne sais pas encore si je vais te les donner. Ces pages sont froissées au fond de ma poche. Cette habitude que j'ai reprise d'écrire ce qui me passe par la tête. Quand je n'étais qu'un gosse, j'ai rempli des cahiers, cachés sous un morceau de carpe, puis plus tard, dans le coffre-fort de la suite. Je vais trop vite...*

*Tu crois peut-être que si j'écris face au mur du fond de cette cellule, celle où je les ai laissés me mettre, c'est parce que j'ai voulu vivre une expérience personnelle de restructuration de*

*l'individu au moyen d'un enfermement classique  
au sein de l'administration pénitentiaire ?*

*Pas du tout.*

*Mes mémoires sont au fond de moi, comme si  
j'ouvrais le journal de ma vie à chaque matin de  
mon existence.*

*Des mémoires, parce que depuis mon enfance  
ces rêves que je fais m'emmènent ailleurs. Dans  
d'autres époques, dans d'autres lieux que je  
connais comme si j'y avais vécu. Encore des  
choses que tu prendras sans doute plaisir à  
analyser...*

*Je sais pas si quelqu'un a trouvé mes cahiers.  
Sans doute pas. Ils sont toujours dans le coffre  
de la Barclay's de Nice. Peut-être qu'un jour tu  
iras les chercher.*

*Tout à l'heure, à la cantine, le gros m'a  
encore regardé de travers. Sans doute qu'il  
faudra un jour que je le tue, lui aussi, comme les  
autres. Tous les autres. Tous ceux dont les yeux  
me hantent chaque soir, avant de m'endormir.*

*La cantine.*

*Quand je n'étais qu'un enfant, je rêvais de  
plats aux noms très compliqués, je m'imaginai  
prenant des repas dans de grands restaurants,  
parce que notre quotidien n'était composé que  
de choses insipides et sans saveur.*

*Tu imagines comme l'ordinaire de la prison peut me sembler gastronomique ? Mes compagnons de camping râlent tous les jours, à tous les repas, comme s'ils n'avaient connu que de grandes tables. Sans doute le cas de certains, dans le quartier chic de la prison, mais ceux-là se font livrer leurs repas directement en cellule.*

*Je me souviens parfois de la douleur que les coups de mon père provoquaient. Une douleur que je n'arrive pas à oublier.*

*Elle ne m'a jamais quitté...*

*Comme quoi la prison n'est pas forcément là où certains l'imaginent. On a tendance à penser que le bonheur est toujours ailleurs...*

*J'ai lu des dizaines de livres pour essayer de comprendre, mais je n'ai rien trouvé qui puisse justifier ce que je suis aujourd'hui. C'est une habitude que j'ai gardée. Lire tout ce qui me tombe sous la main. La bibliothèque de la prison ne contient pas grand-chose, mais parfois, je trouve un livre que je n'ai pas encore lu. Jamais rien sur moi. Rien qui me rappelle un rêve, un souvenir, une image que j'aurais aperçue au détour d'une de mes nuits.*

*Rien.*

*Pas une ligne.*

*Tu verras, je ne pense pas qu'un seul de leurs termes médicaux s'applique à ce que je suis devenu. Parce que quand ça a commencé, je n'étais qu'un gosse. Un jour, un de tes collègues a voulu savoir ce que je ressentais, quels étaient mes sentiments, après ce qu'il appelait « mes assassinats ».*

*Je ne ressens rien.*

*Rien du tout.*

*Il est l'heure et tu vas venir me voir. On m'a prévenu. Je ne vais sans doute rien te dire aujourd'hui. Juste te donner ces feuilles de papier froissé, et ce premier cahier, pour que tu commences à comprendre.*

*Cette boule de haine au milieu de la gorge, que je peux encore sentir, et qui parfois m'étouffe, c'est celle que j'ai ressentie bien plus tard, à de nombreuses reprises, face à la mort de ceux que j'ai aimés.*

*Elle est encore là aujourd'hui dans cette cellule, devant ce mur qui ne me renvoie rien.*

*Elle est là quand un de mes compagnons me regarde comme si j'étais un demeuré. Comme mon père me regardait, avant de cogner. Avant de nous frapper, sans raison, juste pour se prouver qu'il était plus fort que nous.*

*Plus fort que moi.*

*Je n'étais qu'un gosse, je te l'ai dit déjà, mais  
il faut que tu comprennes.*

*Cette boule de haine...*

*Elle est là. Toujours là.*



# Trois

— Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

— Je ne sais pas, Docteur. Il s'est réveillé cette nuit, et quand je suis arrivé dans sa chambre, il avait fait une chose horrible...

— Quel genre ?

— Il a tué le chat...

— Pardon ?

Le docteur regarde ma mère, il n'a pas l'air de comprendre. On ne vient pas souvent le voir. Je ne suis jamais malade. La dernière fois que je suis venu avec elle, c'est parce que j'étais tombé. C'est ce qu'elle avait dit.

— Tué le chat ?

— Oui Docteur, il a eu peur de quelque chose, et il a égorgé le chaton dans sa chambre.

— Il a quoi ?

— Ben en fait, il a dû prendre un couteau dans la cuisine, celui des grandes occasions, qui coupe vraiment très bien, et il a coupé la tête du chat.

Là, je sens que le vieux docteur me regarde plus pareil. Je ne sais pas s'il a souvent eu des tueurs de chats dans son cabinet.

J'ai l'impression qu'il pense tout haut.

— Manquait plus que ça.

Ma mère est un peu étonnée, mais elle ne dit rien. Elle doit comprendre que le docteur est un peu embêté. Je regarde le papier sur le mur qui explique qu'il est docteur. Je ne dis rien non plus. Je ne suis pas très à l'aise après ma bêtise de la nuit dernière.

— J'ai presque quarante ans de carrière, ma petite dame, je pars à la retraite dans quelques mois, et je n'ai jamais été confronté à ça.

Il semble réfléchir, et attrape un des livres qui sont derrière son bureau, rangés sur des étagères. J'aime bien ça. Des étagères pour ranger les livres. Il en a beaucoup, et j'aime bien ça.

— Bon, je vois...

En fait, je suis sûr qu'il ne voit rien du tout. Aucune idée de ce qu'il doit faire face à un tueur de chats. Alors je le regarde, et je lui dis que le chat, il a voulu me mordre.

— Tu lui as coupé la tête parce qu'il a voulu te mordre ?

— Ben ouais. C'est pas bien, je sais, mais j'ai eu peur.



Il ne me regarde plus. Il regarde ma mère.

— Je vais vous donner l'adresse d'un confrère que je connais bien et qui devrait pouvoir vous aider...

— Vous pensez que c'est grave Docteur ?

— C'est un peu tôt pour le dire, en tout cas, il faut que vous voyiez un spécialiste, c'est plus sûr.

Il écrit quelque chose sur une des feuilles de son carnet, après avoir fouillé dans les papiers sur son bureau.

— Je vous dois combien Docteur ?

— Rien, je n'ai rien fait. Mais je vais appeler mon confrère pour lui expliquer, qu'il vous voit rapidement. Appelez-le d'ici une demi-heure, je l'aurai prévenu.

— Merci Docteur, c'est très gentil...

Et on part, pas vraiment rassurés, mais en tout cas avec dans le sac de ma mère l'adresse et le numéro de téléphone d'un autre docteur.

Elle n'a plus qu'à chercher une cabine.

Je lui demande ce que j'ai, et elle me regarde avec un drôle d'air.

— Mais tu n'as rien, tu as entendu ce qu'a dit le Docteur ? On va aller voir quelqu'un d'autre qui saura, un docteur spécialiste.

— Si c'est un docteur spécialiste, c'est que ma maladie est spéciale ?

— Mais non, ce n'est pas une maladie. Tu as juste eu très peur, et tu as cru que le chat voulait te mordre, c'est ce que tu disais...

— Je me souviens pas très bien.

Elle décide tout d'un coup qu'on va aller voir mon père au bar où il retrouve ses copains. Je ne suis pas sûr que ça va lui faire plaisir, mais je ne dis rien. J'y suis déjà allé, une fois, pour le chercher. Il avait pas aimé. J'ai gardé la marque pendant une semaine, et ma mère aussi.

Après quelques rues, je reconnais la devanture verte de l'endroit où il passe toutes ses journées.

Mon père est là. Il est avec ses potes. Il nous voit entrer, mais il ne dit rien. Alors on va s'asseoir au fond, et ma mère le regarde. On n'entend pas bien ce qu'il dit. En fait, moi j'entends, mais ma mère elle n'entend pas. Un jour, il a cogné trop fort, et depuis, elle n'entend pas bien.

— Tu sais ce qui m'est arrivé cette nuit ?

Celui à qui il pose la question, c'est Roger, son meilleur copain. Moi, j'ai pas de meilleur copain. Ils travaillent ensemble sur les chantiers.

Roger aussi, il est costaud. Mon père il dit toujours qu'il vaut mieux l'avoir avec soi que contre soi, en cas de problème.

— Ben vas-y, raconte, c'est ta femme ?

— Quoi ma femme ?

— Ben tu m'as dit que pour le moment, elle voulait plus que tu la touches...

— Et alors ?

— Elle a changé d'avis ? Elle t'a fait des trucs cochons ? Comme Denise ?

Mon père, il se tourne vers ma mère, elle n'a pas entendu. Je vois qu'elle ne le regarde même pas. Le Monsieur du bar nous apporte mon Orangina et son thé.

Roger, il regarde mon père en rigolant. Denise, je la connais. Une fois, je les ai entendus en parler avec Roger. Ils disaient qu'elle fait des trucs à tous les gars du bistrot. Je sais pas ce que ça veut dire, mais en tout cas, il en a jamais parlé à ma mère.

— C'est vrai qu'elle est gentille Denise. Plus que Martine, et elle fait des choses que ma femme doit même pas imaginer en rêve.

Roger jette un regard à la table où on est assis.

— Elle va t'entendre, ta femme...

— T'inquiète. Elle est à moitié sourde. Un accident de parcours...

Alors Roger s'impatiente. Je le vois bien. Il remue sur son tabouret, et il boit une grande gorgée de la bière posée sur le comptoir.

— Alors quoi ? Vas-y, raconte !

— C'est le gosse.

Là, je comprends qu'ils vont parler de moi. Je tourne la tête et je regarde dehors, pour ne pas les interrompre.

— Victor ?

— Ouais, lui...

Il n'arrive toujours pas à prononcer mon prénom.

— Il a fait un truc cette nuit, un truc pas normal.

— Quel genre ?

— Il a tué le chat que Martine a ramassé hier...

— Nom de Dieu !

— Ouais, tu vois le truc ?

— Nom de Dieu !

— Ouais...

Roger le regarde avec la bouche ouverte, comme pour gober la mouche qui leur tourne autour depuis un moment.

— Nom de Dieu...

— Tu l’as déjà dit...

— Ben ouais, mais là, je sais pas quoi dire d’autre, et tu vas faire quoi ?

Roger se tourne sur son tabouret et je vois qu’il me regarde. Je regarde toujours dehors.

— Quoi faire quoi ?

— Ben tu vas faire quoi ? C’est comme une maladie ? Tu crois qu’il a un problème au cerveau ?

— Ça je crois pas, j’en suis sûr. Depuis le début, je dis qu’il est pas normal. On n’aurait pas dû le garder. Je l’avais dit à sa mère. Un seul, ça suffisait.

Je sais que lui il ne voulait pas de moi. Une fois, je les ai entendus en parler. Quand elle a dit qu’elle était contente de m’avoir eu quand même, il lui avait retourné une gifle. Une vraie gifle. Ça avait claqué comme les fouets des cow-boys à la télé.

Roger le regarde en rigolant.

— Ouais, mais bon, maintenant, c’est trop tard pour l’avortement...

Et mon père, il n’aime pas ça. Mais pas du tout.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Arrête de dire des conneries... je me fous pas de ta gueule, j'essaye de détendre l'atmosphère. T'as vu ta tête ?

Ben non, il ne l'a pas vu, sinon, il aurait eu peur, comme moi, quand j'ai vu son reflet. Alors il lève les yeux, et il se regarde. Il a la tête toute blanche, comme les draps de lit rangés dans l'armoire. Il a aussi des cernes noirs qui lui mangent la moitié des joues. Pas étonnant que Roger le regarde comme ça.

Mon père, il ressemble à un dingue.

Un vrai dingue.

— C'est là, Victor. Regarde, premier étage.

— J'ai un peu peur, Maman...

— Mais non... Tu as vu, il a l'air gentil, puisqu'il nous a dit qu'il pouvait nous voir cet après-midi, et on n'avait même pas de rendez-vous.

— Il veut me voir parce que je suis malade.

— Arrête, Victor ! Ça suffit. Tu n'es pas malade, et tu le sais très bien. Et sois poli avec ce docteur, d'accord ? Tu réponds bien à ses questions et tu écoutes ce qu'il va nous dire.

— Oui Maman, je promets.

Je sais qu'elle est fière de moi. Elle est inquiète, c'est sûr, mais elle est fière de moi.

Fière parce que si un grand docteur, un Psychiatre, c'est écrit sur la porte, a accepté de voir son petit, c'est que tout va s'arranger.

C'est sûr.

Sûr et certain.

Elle sonne et on entre après avoir un peu hésité, comme le dit la pancarte sur la porte. Une vieille dame est là, derrière un bureau. Elle a des lunettes posées sur son chignon.

— Vous avez rendez-vous ?

Ma mère hésite. Elle ne sait pas si on a vraiment rendez-vous, parce que le docteur a dit de passer cet après-midi, mais il n'a pas dit à quelle heure.

— Vous avez rendez-vous, ou non ?

— Je sais pas... le docteur nous a dit de venir tout à l'heure au téléphone.

— Ah, c'est vous.

La vieille femme me regarde, alors je me cache un peu derrière ma mère.

— Le Professeur Chirolles va vous recevoir, je le préviens que vous êtes là.

— Le Professeur ? Je croyais qu'il était docteur...

La femme sourit, et elle dit :

— Le Professeur Chirolles, même s'il est très jeune, est un des plus grands spécialistes du pays,

il a des patients qui viennent de toute l'Europe, et il donne même des cours à la faculté.

Ma mère a l'air un peu gênée de déranger un Monsieur comme ça juste pour un cauchemar qui a mal tourné, mais bon, si l'autre docteur lui a dit de venir le voir...

— Bonjour ! Tu es Victor ?

Alors là, je suis impressionné. Il est exactement comme ces types que ma mère regarde sur les magazines que la voisine lui passe en cachette. Il est habillé tout en noir, mais il n'a pas de costume. Je croyais que les grands docteurs, ils avaient des costumes. Mon père, il dit des « grossiomes ». Je sais pas exactement ce que ça veut dire, sauf que c'est des gens qui ont plus d'argent que nous. Lui, c'est un « grossiome ». C'est sûr. Mon père il n'a rien à voir avec ce docteur. Il est grand, et le vieux il est petit. Large, mais petit. Et ce type-là, il est beau, à voir comment ma mère le regarde. En plus, il sourit. Mon père, il ne sourit jamais. Et il est sûrement très intelligent, et mon père...

— Vas-y, p'tit gars, entre dans mon bureau...

J'hésite un peu, mais je passe la porte comme si je n'avais pas peur. Le docteur me regarde comme s'il voulait voir qui je suis juste dans mes yeux. J'aime bien ça. Souvent, je regarde les



gens comme ça aussi, mais ça les dérange. Aujourd'hui, je suis en culottes courtes. Je ne dois pas avoir l'air d'un tueur de chats.

Je suis juste un môme.

Je ne dis pas grand-chose. Je le regarde, c'est tout. Je décide de faire comme si j'étais grand, et je m'installe dans le fauteuil en face de lui.

— Tu as quel âge, Victor ?

— J'ai six ans. Presque sept. Six ans et huit mois.

— Tu fais plus vieux. Tu sais compter alors ? Tu as appris à l'école ?

— Ben non. Je sais compter depuis longtemps.

— Tu as appris tout seul ?

— Ben ouais. Je crois que je savais compter avant. C'est pas très difficile.

J'ai la trouille quand même. La trouille d'avoir une maladie spéciale, et peut-être que ce docteur-là va pouvoir m'aider.

— Explique-moi ça.

— Ben, c'est comme si je savais des trucs, mais que je les savais d'avant...

— Comment ça, d'avant ?

Bon, ça ne va pas être simple d'expliquer. Je veux lui faire comprendre que c'est comme si j'avais des choses dans la tête et que je ne sais

pas vraiment d'où elles viennent, et qui me les a mises.

— Quand je regarde quelque chose, je m'en souviens, parce que je crois que je le savais déjà. C'est comme les livres...

— Les livres ? Pourquoi, tu sais lire ?

— Ben ouais, mais dedans, il y a des trucs que je sais déjà.

Le docteur me regarde avec un petit sourire. Comme s'il était content d'être avec moi. Ça change. Moi aussi, je suis content de lui parler.

— Explique-moi ça.

Il se répète, mais c'est pas grave. Je me lève et je m'approche de ses rayons pleins de livres. J'attrape un des dessins encadrés, au hasard, et je le pose sur le bureau en verre, parfaitement en ordre. Il a l'air d'être maniaque, comme moi. J'aime bien quand les choses sont rangées. Quand c'est beau quand on regarde.

Il regarde le dessin, et lève les yeux vers moi.

— Tu sais ce que c'est ?

— Non, mais je connais.

Ça, je sais que ça risque de l'étonner. Mais il ne dit rien. Il me regarde juste.

— Tu connais ?

— Je l'ai déjà vu.

— En fait, il s'agit d'une classification de tous les éléments connus, mais je dois t'avouer que je ne l'ai pas étudiée depuis fort longtemps...

Ma mère, elle ne dit pas un mot. Elle regarde l'homme et son petit garçon, et ses yeux passent de l'un à l'autre, au fur et à mesure de la discussion. Elle ne comprend pas ce qui est en train de se passer. Je suis sûr qu'elle réfléchit à la façon dont elle va expliquer ça à mon père. Et à mon avis, elle se demande surtout comment il va le prendre. Pas sûr du tout qu'il apprécie ce genre de trucs. Il dit tout le temps que je suis bizarre, et ça, ça ne va rien arranger.

Je regarde le docteur, bien dans les yeux, comme lui me regarde.

— Pourquoi vous avez ce dessin ici, s'il vous sert à rien ?

— Bonne question, et je vais te dire la vérité. Je l'ai acheté dans une vente aux enchères, et il faisait partie d'un lot. Il appartenait à un très vieux monsieur qui, quand il est mort, a laissé sa collection de livres et de gravures à sa femme. Elle a tout mis en vente, et voilà comment il est arrivé dans ce bureau.

— Ah...

Je dois avoir l'air déçu. C'est parce que je crois que si on a des livres, c'est parce qu'on les a lus, et que les tableaux, ils sont faits pour être regardés.

— Vas-y, dis-moi ce que tu en penses.

Alors je fais ce qu'il me dit. Je jette un coup d'œil sur la gravure posée devant moi. Je sais pas de quoi ça parle, mais je la regarde. Et je la connais.

— Alors, c'est intéressant ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— Des mots, je pense que ce sont des noms et des lettres.

— Et tu t'en souviens ?

— Ben oui...

Il a l'air surpris. Ou il n'a pas compris ce que je lui ai dit. Il attrape le tableau et pose ses yeux sur moi.

— Et si je te dis Sodium, par exemple, tu me dis quoi ?

— NA.

— Thulium ?

— Tm.

Oui, il est surpris.

— Tu peux me donner leur masse atomique ?

— Leur quoi ?

— Le chiffre qui est écrit à côté des noms que je viens de te donner.

— Ah, ben oui. 22 990 à côté de Sodium, et c'est écrit sept isotopes connus, et 168 934 pour Thulium. Dix isotopes connus. Je ne sais pas ce que c'est les isotopes.

J'ai répondu sans réfléchir. Ces noms, ces chiffres, je les connais.

— Nom de Dieu